

Fort intérieur

Jean-Louis Baudry

DANS **SIGILA 2012/1 N° 29** , PAGES 147 À 154

ÉDITIONS **GRIS-FRANCE**

ISSN 1286-1715

ISBN 9782912940285

DOI 10.3917/sigila.029.0147

Date de mise en ligne : 01/01/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-sigila-2012-1-page-147?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Gris-France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

JEAN-LOUIS BAUDRY

Fort intérieur

Peut-être n'y a-t-il pas pour un enfant de meilleure entrée dans la conscience de soi que celle que lui ouvre l'instant où, s'étant soudain reconnu à l'écart de tous ceux qui formaient son entourage, ayant perçu qu'il était pour les uns et pour les autres l'objet d'un commerce inquiétant, il a su que la part de lui qui leur échappait était celle-là même dont il pourrait dire plus tard quand il connaîtrait la signification du mot et qu'il y aurait ajouté la sienne, quand il en aurait du moins parcouru l'usage, qu'elle touchait au silence. Cet instant qu'il se figurait comme celui d'une autre venue au monde était une supposition – supposition qu'il était cependant tout aussi difficile de rejeter que, par exemple, la réalité d'un astre invisible dont des calculs compliqués prévoient la position. Dans le monde à part où l'avait jeté cette autre naissance, il apprenait que les objets qui trouvaient à s'y loger lui appartenaient en propre, un peu comme ces livres – pourtant à la disposition de n'importe qui – dont la lecture allait le rendre l'unique et solitaire possesseur. Il voulait donc croire que, dans le tableau idéalisé et même chimérique de son enfance, l'expérience d'une distance prise et d'une conscience de soi associée était contemporaine de la découverte d'un silence délimitant un lieu d'intimité fermé aux bruits du dehors.

Était-il donc en droit d'affirmer que, dans les moments trop nombreux, au cours des repas, des réunions familiales, parce qu'il était alors le plus jeune et que les mots qu'il s'efforçait de lancer n'étaient ni assez précis ou convaincants, ni assez spirituels ou insolents pour arrêter l'attention, la détourner sur lui, durant ces moments donc où il se trouvait comme immergé dans le déferlement des voix et le ressac des rires, des exclamations, des vociférations et des querelles, le silence à la fin *l'emportait* (il était un vaisseau et il était une force)? Sans doute était-ce le trop de bruit émis par tous ceux qui usaient de la parole comme d'une arme d'attaque et de défense, qui le conduisait à croire qu'il s'entourait de silence plutôt que de se voir enfermé dans la solitude. Les images émises par celle-ci ou par celle-là ne se superposaient pas tout à fait. Si (entre d'autres sites, ermitage, oasis, par exemple, acceptables mais à condition d'être entourés d'étendues comparables à des océans) l'île s'imposait comme l'emblème de la solitude, le silence – dont il soupçonnait bien qu'on ne pouvait en pénétrer la notion, si contraire aux mots, sans faire appel à des figures – prenait la forme d'une couronne, d'un halo plus ou moins large, d'une brume plus ou moins épaisse, d'une aura, enfin de toute substance enveloppante que seuls des sens exercés auraient eu le pouvoir de détecter. Ou, mieux encore, le silence avait l'apparence d'une tour. La face extérieure, évidemment défensive, avait pour fonction de repousser les mots du dehors (qu'il distinguait ainsi de ceux du dedans), ou, s'il ne parvenait pas à en réduire le niveau sonore, d'en refouler les significations qui montaient vers lui comme des vagues d'assaut. Il observait que leur action, souvent dévastatrice, se faisait sentir par un effet de rebond et de dispersion, même sur ceux qui n'en étaient pas la cible et se croyaient hors d'atteinte. Par son autre face, tournée vers le dedans, le silence aurait eu pour mission de l'aider à mieux entendre toutes ces choses qui devaient bien se dire à l'intérieur de lui, mais trop bas pour que dans les conditions habituelles, sans l'aide de son filtre, il réussît à les percevoir.

À côté de la fonction protectrice, à laquelle les conditions de sa vie l'obligeaient à recourir et que les personnes de son entourage remarquaient quand elles lui reprochaient sa distraction, quand,

évaluant à l'échelle des dimensions célestes la distance, la pure étendue virtuelle qui le séparait d'elles, elles observaient qu'il était dans la lune, le silence promu à un autre emploi changeait aussi d'aspect. Il migrait et bénéficiait des ressources d'une autre figure : il épousait d'autant plus l'apparence du papier qu'il en partageait la blancheur. Et, de même que le papier, le silence formait le fond d'espace qui, s'intercalant, séparant les mots les uns des autres, facilitait leur identification, contribuait à leur intelligence. Il les unissait par des anneaux invisibles, il les enchaînait dans le souple collier des phrases. C'est ainsi que le silence devenait un élément de la pensée et, comme il en avait eu la confirmation dès qu'il avait commencé à lire, une condition de la compréhension.

Comme il redoutait, pour en avoir fait souvent l'expérience, de n'avoir pas à sa disposition les mots dont il avait besoin (pour s'expliquer, exprimer ses désirs, communiquer ses impressions, se dire à lui-même ses joies et ses tristesses ou, simplement, pour le plaisir d'émotion qu'ils lui procuraient), le silence pouvait être assimilé à la gigantesque réserve où ils étaient conservés, normalement prêts à l'emploi, mais souvent aussi retenus, comme enchaînés. Ou bien, quand ils s'en échappaient, changeant de milieu, le ciel même sur lequel, comme des étoiles filantes, ils traçaient des sillons, gravaient d'énigmatiques hiéroglyphes dans l'espace qui les attendait. Oui, était-ce donc bien ce lieu sans limite assignable qu'on aurait nommé silence? L'enfant percevait que le même mot, messenger de significations diverses, désignant à la suite des multiples associations qui en rayonnaient des conditions de naissance, promulguant un destin (n'était-on pas en quelque sorte « voué au silence »?), mais aussi le milieu intermédiaire, le fond d'où s'enlevaient les corps peuplant et traversant l'univers. Lorsqu'on le considérait ainsi, immensité d'où se détachait chaque chose pour immanquablement y retourner comme à son origine, il y avait de quoi être effrayé. Les mots, venus d'on ne sait où, qui semblaient avoir élu domicile dans l'enfant, parcourant les voûtes mentales pour aussitôt s'évanouir, devaient bien apparaître comme des équivalents de ces atomes sillonnant un instant les espaces du ciel avant de se volatiliser. Dans leur relation

au silence, les mots lui apportaient la vision de sa propre insignifiance et de la cible qu'ils visaient à l'infini.

Le silence était donc bien tout à la fois le fond sur lequel les mots se détachaient, sur lequel apparaissait tout ce qui se disait, et le fond vers lequel tout devait retourner. Mais, quand tout se taisait, il était aussi le bruit de fond, souffle persistant, bourdonnement, marmonnement, murmures, vagues, ressacs, résonnant à l'intérieur de la conque mentale. On peut concevoir notre stupeur si cette rumeur, que d'ordinaire nous n'entendons pas, venait à s'arrêter. Nous tentons d'imaginer ce que ce serait d'être avec soi-même si ce grommellement de mots en miettes, de phrases sans suite, si l'excitation désordonnée d'annonces parcellaires, de déclarations vindicatives, de répliques indignées et, quand nous dressons l'oreille, la sempiternelle stridulation qui est comme le frottement de l'archet de la vie sur nos nerfs, si tous ces bruits parasites de l'animal parlant venaient à s'interrompre. Que serions-nous si le plus grand silence prenait possession de notre conscience ?

Les dictionnaires le confirment, le silence n'est concevable que relativement aux événements sonores, aux actes de paroles et de pensée, aux expressions écrites ou artistiques dont il est la diminution, l'exténuation, l'interruption, la disparition ou l'absence. Se posant comme limite – autant que l'absolu auquel il est apparenté – il se révèle inaccessible ou impensable. Interruption de la parole et des bruits dominants, il laisse simplement à découvert les bruits qu'il avait masqués.

Les sons que d'habitude nous n'entendons pas n'ont jamais autant retenti que dans le film *Le grand silence* consacré aux moines de la Grande Chartreuse. Ils sont aussi distincts et reconnaissables que les cris d'animaux de diverses espèces, si bien qu'on finit par penser que le réalisateur s'est fait un malin plaisir de surtout surprendre les bruits qui ponctuent, rythment et contraient l'oraison des religieux. L'écho des pas se répercute dans les interminables couloirs, sous les galeries, sous la nef de l'abbatiale. Les cuillères tintent, les serrures grincent, les bouilloires soupirent. Craquements des chaises, du plancher, des prie-Dieu. Les cloches lancent leurs traits de bronze jusqu'aux sommets

des monts. Il semble même que l'on perçoive le choc des flocons frappant le manteau de neige. Une cavalcade annonce le regroupement des moines allant vers le réfectoire. Roulement de métal de la cantine quand on distribue les gamelles aux guichets des cellules. Froissement des pages de la Bible ou du livre de prières aux heures de méditation, affreuses plaintes de la scie quand le moment est venu de préparer le bois de chauffage. On craint enfin que la profusion profane de toutes les interventions intempestives de la vie ne finisse par couvrir la grande voix silencieuse de Dieu.

Celui qui de la perspective reculée de son âge tâchait de recréer l'enfant s'étonnait presque de se sentir obligé de faire du silence une modalité de ses états de conscience, de ses humeurs, de ses sensations, de le considérer comme le complément de ses affections, comme le climat, l'air indispensable au développement de celles-ci. Ou bien il le voyait comme un compagnon, une ombre attachée à ses pas, tantôt comme une membrane protectrice mais poreuse, tantôt comme la marque d'une déficience qui, se traduisant par une carence de mots, le laissait aussi démuné que s'il avait été frappé par une malformation de naissance; tantôt encore comme le don, dispensé par une divinité bienveillante, de ces bonheurs qui ne dépendent que de soi; tantôt aussi, quand les mots s'arrêtaient au seuil de la conscience, ne franchissaient pas le bout de la langue, comme la confirmation d'un sort défavorable. N'était-ce pas quand il était enfermé dans la cage de verre protectrice et invisible du silence qu'il souriait aux autres et les approuvait, gentil garçon, mais sans les entendre, sans les comprendre?

Cette idée de l'influence grandiose et discrète du silence dans son enfance, imposant sur tout ce qu'il avait à vivre une coloration psychologique dominante, était confirmée par le retour de ses souvenirs. On aurait dit que le silence (était-ce seulement le mot, l'idée qu'il s'en faisait?), ayant un pouvoir comparable à celui du sang répandu par Ulysse à l'entrée des enfers, les attirait comme ces ombres venues du fond de l'Érèbe, à la porte de la mémoire – et,

parmi eux, même ces souvenirs pleins de bruit et de fureur des repas et des réunions de famille auxquels le silence semblait le plus étranger. À l'encontre de leur divinité tutélaire, la plupart comportaient en effet, inextricablement mêlé à leur chair diaphane, l'écho des sons de jadis résonnant dans l'air cristallin et raréfié des réminiscences.

C'était, par exemple, celui de la cloche du cimetière séparé du jardin par le mur du fond. Chaque fois que de l'intérieur de la maison il entendait le timbre aigrelet et joyeux qui démentait la lancinante cadence de son thrène, elle lui rappelait qu'il ne fallait pas perdre de temps, que l'heure était venue de descendre dans le jardin, elle l'invitait à faire une visite de passage aux fleurs, aux rosiers grimpants, puis à gagner la tonnelle et à s'asseoir sur le banc de bois qui, sous l'action du temps et de l'humidité, avait pris la teinte gris argent des cheveux des vieillards. Elle était située à côté des deux grands poiriers dont les branches les plus anciennes se penchaient, au-dessus du mur, vers les tombes, entrevues quelquefois du haut de l'échelle qui servait à cueillir les poires tavelées et creusées de profondes cicatrices brunâtres. Certaines, tombées de l'autre côté, écrasées par leur chute, nourrissaient les pauvres morts. C'était là, assis sur le banc, qu'il avait aperçu un perce-oreille dont la pince caudale et la fuite d'attaque l'avaient tellement effrayé qu'il se sentait contraint par la suite, chaque fois qu'il en avait le temps, de revenir vers la tonnelle et de braver son feuillage de lierre frémissant de menaces. Mais c'était aux poiriers surtout, vers les branches les plus hautes desquelles son regard s'élevait, qu'était attaché un silence de contemplation. Si les objets de mémoire, se disait-il, avaient assez de réalité pour tenir leur promesse, il ne gardait si présent le souvenir de ces arbres dont la hauteur mesurait la solitude qu'afin de se persuader que leur surprenante survie témoignait de la persistance en lui du silence qu'il croyait trouver près d'eux.

Était-elle bien d'albâtre la statuette posée sur le manteau de la cheminée devant laquelle il s'arrêtait ou avait dû s'arrêter un trop long moment, un jour qu'il était chez sa grand-mère? Buste de jeune

femme aux bras coupés ou petite Vénus à demi enveloppée d'un voile qu'elle laisse choir. De cette scène qui le montre devant la statuette, il isole une nouvelle fois son regard – un regard prolongé tout au long d'un temps idéal et indéfini. C'est le même regard qu'il croit retrouver lorsque, dans une exposition, après s'être arrêté un peu trop longtemps devant un tableau ou une sculpture, il repense à la statuette féminine. Son observation lui avait-elle laissé deviner certaines choses de beauté qu'il n'avait pas les moyens d'exprimer? Ou bien l'enfant pressentait-il qu'il valait mieux les passer sous silence? Il ne fit jamais allusion à la statuette pourtant exposée aux yeux de tous. Il ne la voyait pas plus que si elle n'avait pas existé, acceptant seulement de subir son attrait et de l'admirer quand il se retrouvait seul dans la pièce.

Il n'y avait pas non plus d'instant où le silence était à plus juste titre requis que ceux qui étaient destinés à la prière du soir lorsque, se glissant dans les draps, la tête enfoncée dans le sein de l'oreiller, ses sens au repos dans le temps soudain étiré, les yeux fermés et le corps à peine balancé par le roulis du navire où il venait de s'embarquer, il savait que le silence du sommeil ne tarderait pas à l'envelopper dans son linceul. Était-ce pour le combattre ou pour se munir du viatique indispensable à la sérénité de son voyage nocturne qu'il faisait venir à lui les mots de la prière? Il aurait voulu s'arrêter sur chacun et, pour bien les comprendre, projeter dans la salle obscure de son esprit les images qui les auraient illustrés. Il cherchait à se représenter ce Père qui est pourtant le nôtre, à se figurer, pour se le rendre plus proche, quelques traits de son visage et à donner des couleurs au ciel où il se tenait. Les images n'avaient pas le temps de se former. Les mots poursuivaient leur course folle dans une bousculade de wagons et, à peine lancés, avaient déjà atteint le terminus. Ainsi soit-il. Alors il aurait aimé s'entendre dire une autre prière à laquelle cependant ne convenait aucun des mots qui se présentaient, même pas ceux de confiance, d'abandon ou d'amour. Les mots, il le soupçonnait, étaient de trop, et les pensées et les images. Seule une prière silencieuse se serait accordée à un Dieu qui se tait. À la prière manquait

toujours le silence capable de répondre à son silence. Elle restait suspendue aux mots qui venaient de s'énoncer et elle se terminait dans l'incertitude qu'elle avait voulu exclure : même le bonheur de prier n'assurait pas la croyance en l'existence de Celui qu'on priait.

Dans bien des souvenirs (les souvenirs formant cette part inventive de l'imagination couverte par la garantie du vécu), la solitude semblait tenir un rôle égal à celui du silence, parce que, comme lui, elle dépendait au moins autant des dispositions subjectives, d'un don personnel, d'un penchant, que des circonstances qui l'auraient imposée. Si le bruit des conversations et le remue-ménage des discussions et des disputes ne réussissaient pas à pénétrer la citadelle du silence, dans les mêmes souvenirs de son enfance, ses parents, ses proches n'arrivaient pas non plus par leur présence à toujours forcer la porte de ce lieu réservé que Montaigne nomme si joliment « l'arrière-boutique » de la solitude. Le silence et la solitude étaient sans doute les deux aspects, les deux formes d'une même disposition ou les conséquences d'un même sort. Le silence l'isolait et la solitude lui apportait les dons du silence. Dans les situations de vie où il aurait pu dire qu'il allait avec la solitude, il constatait que le silence se définissait aussi par l'exclusion de la parole venue du dehors, de la parole des autres, qu'elle lui fût ou non adressée. Autant que la solitude, le silence désignait les conditions qui nous font les propres auditeurs de nous-mêmes. Les mots venus d'ailleurs pouvaient encore lui parvenir, mais c'était alors, empruntant la voix silencieuse, la voix intérieure que nul n'entendait, les mots imprimés sur les pages, les mots silencieux que ses yeux, après les avoir cueillis, lui avaient offerts.

Jean-Louis BAUDRY est écrivain et essayiste. Parmi ses précédents ouvrages : Proust, Freud et l'autre (Minuit); Personnages dans un rideau; À celle qui n'a pas de nom (Seuil); L'Âge de la lecture (Gallimard), Nos plus belles idées (PUV).